

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL.

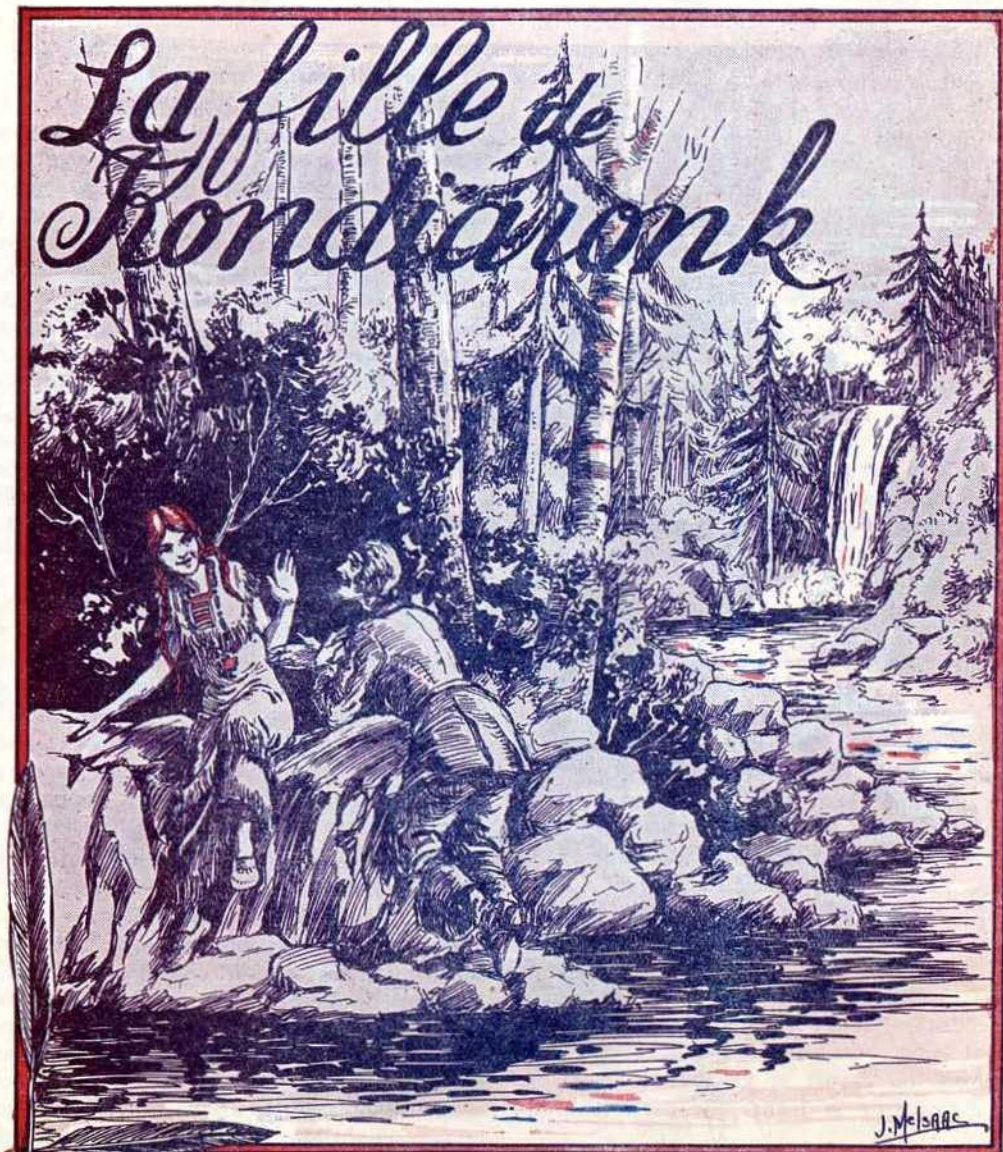
Rédaction, Administration et Publicité
1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL
Téléphone: LAncastré 4364

Abonnement annuel:
Canada et États-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPECIALES
aux écoles, collèges et couvents

Vol. X — No 7

MONTREAL, AOUT-SEPTEMBRE 1930

Le numéro 5 sous



LA FILLE DE KONDIARONK (1)

A l'époque où le Marquis de Denonville et le Comte de Frontenac étaient gouverneurs du Canada, vivait un chef sauvage de la tribu des Hurons remarquable par son esprit et par son éloquence. Ce sauvage était Kondiaronk surnommé "Le Rat" par ses congénères. Il fut pendant plus de cinquante ans l'arbitre des Indiens du Canada. Jamais sauvage ne montra plus de génie, plus de valeur, plus de prudence et plus de connaissance du cœur humain. La vie de cet homme s'écoula dans les combats, les conférences, les traités, les ambassades et les embuscades.

Sa fille avait hérité des qualités du père. On l'appelait Sianouina. Le grand chef l'avait confiée lors de l'un de ses voyages à Montréal, aux Soeurs de la Congrégation pour lui faire donner une éducation dont elle pourrait faire bénéficier ses compatriotes. Pieuse, modeste, remarquable par son intelligence, sa douceur et sa beauté, elle devint bientôt l'idole du Pensionnat et la Vénéable Marguerite Bourgeoys la prit en affection toute particulière.

Un jour que les chefs Iroquois, Outaouais, Eriés... étaient venus conférer avec le gouverneur de Montréal, M. François Perrot, successeur de Maisonneuve, on leur offrit comme divertissement de visiter le Couvent des Soeurs dont la réputation grandissait toujours. Sianouina qui était déjà une personne accomplie fut désignée pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs en langue indienne et en français. Kondiaronk était présent. Il fut émerveillé de la grâce de sa fille et ses compatriotes lui en firent les plus grands éloges. Le grand chef des Onnontagués en fut tellement épris qu'il demanda au chef huron la main de sa fille, en faisant selon la coutume un riche présent de fourrures. Ce dernier voyant dans l'amitié de Anéréouataré, le chef des Onnontagués, un gage d'union des deux tribus accepta le présent et par le fait le mariage.

Sianouina apprenant la chose en fut atterrée et en pleura toutes les larmes de ses yeux. Elle supplia son père à genoux de ne pas céder à de pareilles propositions, mais Kondiaronk, invoquant des raisons d'Etat, fut inflexible. Les négociations conclues, il retira sa fille du couvent où elle avait passé quatre ans. Ses adieux à Marguerite Bourgeoys furent déchirants, cependant les Peaux-Rouges témoins n'en parurent aucunement émus. On partit donc pour le village Onnontagué où devait se célébrer le mariage. L'âme délicate de la jeune fille souffrit beau-

coup de ce changement brusque entre la vie si distinguée qu'elle menait chez les Soeurs et celle où elle tombait. Comme elle était profondément chrétienne, elle trouva dans la prière le secours nécessaire pour surmonter les dégoûts qui s'emparaient d'elle. C'est le Père de Lamberville, un jésuite, qui bénit l'union des deux époux.

Le soir du mariage on donna un banquet aux principaux sauvages des deux nations dans le wigwam du grand chef Onnontagué. Les hommes seuls y assistaient. Sianouina n'y était donc pas. Le banquet fort long se termina par des chants et des discours. Suivant la coutume, chaque nation chantait les gloires du passé. Le rappel de ces gloires souvent au détriment de ceux qui étaient présents ne manqua pas de rallumer les envies et les haines un moment apaisées par le festin. Un chef huron fit l'apothéose de son père tombé sur le champ de bataille mais non sans avoir abattu un très grand nombre d'Iroquois; Anéréouataré lui répondit vigoureusement en revendiquant l'honneur d'avoir tué de sa propre main ce héros tant vanté. L'insulte porta. Ce fut le signal de la bataille. Le huron se levant furieux, se précipita sur le mari de Sianouina et lui cassa la tête d'un coup de tomahawk. Kondiaronk eut beaucoup de peine à empêcher que la mêlée ne fut générale. Le meurtrier fut saisi et enchaîné. Sianouina était veuve.

Les funérailles d'Anéréouataré furent splendides. Kondiaronk y prononça un discours en faveur de la paix. Le meurtrier eut un supplice affreux comme seuls les Iroquois en avaient le secret. Sianouina en acceptant de devenir la femme du chef des Onnontagués devenait par le fait "capitaine" de la tribu. Comme elle était obligée de vivre au milieu des sauvages, elle obtint la charge d'entretenir le feu, ce qui était très important chez les sauvages. Si elle réussissait à le conserver pendant trois lunes, le feu devenait sacré et la gardienne en recevait de grands honneurs. C'est ce qui arriva pour Sianouina. Aussi reçut-elle le droit de prendre part aux délibérations du grand conseil des guerriers.

Les faits précédents avaient lieu en 1689, quelques mois après le massacre de Lachine. Or deux officiers français, MM. Cannes de Falaise et François de Verchères, capturés lors du massacre, avaient été conduits dans le village Onnontagué, près des chutes Niagara. Inévitablement, ils devaient être sacrifiés à moins d'une circonstance extraordinaire; cette circonstance leur vint par l'intermédiaire de Sianouina. Ils avaient terriblement souffert lors de leur capture et dans le voyage très long à travers le pays. Leurs plaies

(1) D'après un article publié par G.-A. Drolet, dans la *Revue nationale*.

commençaient à se guérir lorsque vint le jour du grand Conseil où leur sort devait être décidé. Les sauvages se préparaient déjà à leur faire subir des supplices spéciaux et ils s'en promettaient... Sianouina ce jour-là assista au Grand Conseil. Elle arriva juste au moment où on allait délibérer sur le sort des Français prisonniers... Elle prit la parole et demanda la suppression des sacrifices humains. Son discours plein de charme relevé encore par la beauté de la jeune veuve, alors âgée de 24 ans, eut un plein succès. Les captifs furent grâciés et devinrent sa propriété mais à la condition de rester dans la tribu.

A cette nouvelle, les sauvages se voyant frustrés de la grande joie de faire souffrir les blancs, éclatèrent de fureur, mais durent obéir. Le Père Millet, jésuite, alors présent dans la bourgade, alla lui même détacher les deux victimes en leur annonçant ce qui venait de se passer. Les jeunes Français demandèrent aussitôt à être introduits près de leur bienfaitrice et ils furent très surpris de se trouver en présence d'une jeune personne d'une grande beauté, d'une élégance parfaite, parlant un français très pur et habillée comme une Reine... La capitaine les reçut avec beaucoup de modestie, accepta leurs remerciements en toute simplicité, leur donna quelques conseils sur la manière de vivre avec les Sauvages, leur conseilla de prendre part à leurs chasses et leur fournit les armes nécessaires.

Bien réconfortés, les rescapés de la mort s'installèrent dans le campement qui leur était réservé, aidés du Père Millet. Déjà, ils songeaient à combiner un plan pour leur évasion. Ils passèrent tout l'hiver dans la tribu occupés de chasses et de festins "à tout manger". Verchères devint par son humeur et son entrain le favori de toute la tribu. Sa force herculéenne et son habileté lui firent conquérir les premières places dans les concours. Falaise lui, prenait plus de plaisir en la compagnie de Sianouina. Il lui découvrait tous les jours de nouvelles qualités; le charme de sa conversation l'enchantait et souvent ils parlaient en excursions à travers la campagne du Canada si riche. Or un soir du mois d'avril, au retour de l'une de ces promenades, Sianouina s'était prise à raconter les souvenirs de son séjour au Pensionnat des Soeurs de la Congrégation et elle s'enthousiasmait à l'idée que des jeunes filles comme Mlle Jeanne Mance quittaient tout pour se consacrer au service de Dieu dans le soulagement des malades. Pleine de mélancolie, elle se prit à regretter l'heureux temps de son séjour à Montréal, et soupirait après son retour vers cette ville.

A ces confidences Falaise sentit l'occasion favorable de déclarer un sentiment qui l'animait depuis bien longtemps mais qu'il n'osait pas dévoiler. Il demanda timidement à la noble sauvage de l'accepter comme époux, lui promettant de l'amener bien loin de sa tribu où elle serait à l'abri des incursions de sa nation.

La jeune capitaine émue répondit qu'elle ne saurait accepter un tel sacrifice de la part d'un officier français de lier sa vie avec la fille de Kondiaronk. Sur les insinuations de Falaise, elle demanda quelques jours pour réfléchir et ils se séparèrent après s'être donné la main.

Entré dans son wigwam, Falaise trouva son compagnon occupé avec le P. Millet à étudier le plan de leur évasion. La guerre se préparait entre la France et l'Angleterre et Verchères brûlait du désir d'aller se battre pour sa patrie. Falaise l'écouta lui exposer son plan, mais il lui répondit que, quoique bien conçu, il ne pouvait en profiter. "J'attends une réponse d'ici à quelques jours qui doit décider de mon sort", dit-il, et il leur fit l'aveu de son amour pour Sianouina. "Je désire l'épouser à Montréal, si elle l'accepte, sinon je resterai près d'elle". Cette réponse déconcerta Verchères qui résolut aussi d'attendre. Huit jours se passèrent ainsi. Le matin suivant un petit Indien vint au campement des Français et leur annonça que Sianouina désirait parler au chef.

Sianouina reçut Falaise dans son wigwam et là, sans préambule, lui annonça que par suite de la guerre qui venait d'être déclarée son père lui avait appris qu'une cinquantaine de canots hurons allaient partir de leurs bourgades, qu'ils descendraient chargés de pelleteries et escortés par trois cents guerriers, par le lac Ontario, vers Montréal. "Nous gagnerons Montréal avec eux, si vous le voulez, dit-elle, et là je vous donnerai ma réponse." Falaise exultait. Tout allait au gré de ses désirs. "Je vous demande, continua-t-elle, de ne pas dire un mot de notre amour durant tout le voyage. Si vous me le promettez, je consentirai à descendre avec vous."

Verchères apprenant la nouvelle fut au comble du bonheur. Pour éviter la curiosité et les soupçons des Indiens de la tribu qui n'auraient pas manqué de s'opposer au voyage, Sianouina, au moyen d'un songe prétendu de Verchères expliqua la nécessité du départ immédiat. Les sauvages s'inclinèrent devant l'infailibilité des songes. Les jeunes Français purent donc partir au jour convenu, accompagnés de Sianouina. Ils rejoignirent la troupe des Hurons que la capitaine aborda en langue huronne. Elle eut le bonheur d'apprendre que l'expédition était commandée par son propre frère.

Le voyage se fit donc sous une bonne étoile et ils arrivèrent au Lac Saint-Louis sans accidents. A cet endroit le souvenir de leur capture et de leurs tourments augmenta leur reconnaissance pour celle qui les avait sauvés de la mort horrible qui les attendait. A Montréal, le gouverneur les reçut avec joie. Sianouina fut très entourée. Son émotion en revoyant le séjour de ses plus belles années fut telle qu'elle baisa ce sol de bénédiction. Elle voulut voir les Soeurs qui lui avaient appris tant de bonnes choses. La révéren-

Prix de "l'Oiseau bleu" offerts aux écoles, collèges et couvents, offre spéciale à nos dépositaires

Nous invitons de nouveau toutes les maisons d'éducation, écoles, collèges et couvents, à participer à la distribution des prix de *l'Oiseau bleu* qui se fera en juin prochain aux conditions suivantes:

1. Toute maison d'éducation, dépositaire de *l'Oiseau bleu*, aura droit à un volume canadien pour chaque quantité de 150 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1930 jusqu'à celle de mai 1931 inclusivement, soit durant neuf mois au maximum;

2. En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons d'éducation aura droit: ou bien, à une médaille en argent pour chaque quantité de 850 exemplaires de la revue; ou bien, à une médaille en or pour chaque quantité de 1700 exemplaires vendus à partir de septembre jusqu'à mai 1931 inclusivement;

3. L'administration de *l'Oiseau bleu* tient une comptabilité exacte de la vente de la revue dans chacune de ces maisons d'éducation, et elle leur fera parvenir avant le 18 juin 1931 les prix auxquels elles auront droit, pourvu que toute somme due à *l'Oiseau bleu* ait été acquittée à cette date par ces dépositaires;

4. Cette offre est faite à toutes les maisons d'éducation actuellement dépositaires de *l'Oiseau bleu* ainsi qu'à celles qui voudraient le devenir en créant un dépôt pour la vente de notre revue à leurs élèves au prix de 5 sous l'exemplaire. (Conditions spéciales à nos dépositaires);

5. Pour créer un nouveau dépôt ou pour toute commande supplémentaire de la revue, dans le cours du mois, écrire à *l'Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, ou téléphoner à LAN-caster 4364.

Par leur active propagande, nos dépositaires se procureront de magnifiques prix pour récompenser leurs élèves. Cette aubaine n'est pas à dédaigner.

Pourquoi ne pas encourager une revue de chez nous, fondée par la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, la société nationale des Canadiens français? Que personne n'ait de crainte: *l'Oiseau bleu* ne veut supplanter aucune autre revue française pour la jeunesse qu'elle soit publiée au Canada, en France ou en Belgique. Il y a place pour toutes et la curiosité des jeunes lecteurs n'en sera que piquée davantage.

A l'oeuvre donc et tout de suite. Pour le bon renom de notre patriotisme, que chacun accueille comme un oiseau de bonheur *l'Oiseau bleu*.

L'Administrateur de *l'Oiseau bleu*

AU REFECTOIRE D'UN PENSIONNAT

L'inspecteur. — Mais, Monsieur le Principal, cette morue est gâtée!

Le Principal. — Evidemment, Monsieur l'inspecteur.

L'inspecteur. — Comment? évidemment!

Le Principal. — Mais oui, je connais les élèves; ils exécrent la morue et ils n'en mangeraient pas davantage si elle était fraîche.

Un maire prudent

M. le sous-préfet, passant dans un village, demande au maire s'il a pris des précautions en cas d'inondations.

— Certainement... assure le maire, avec un sentiment du devoir accompli.

Et il montre au sous-préfet une série de boîtes neuves.

— Qu'est-ce que cela?

— Mes trénes pour recueillir les secours aux inondés.

Les gagnants du grand concours de l'Oiseau bleu

Travaux des vainqueurs

Cinquième prix

LA COLONIE DES GREVES

Monsieur le directeur,

En songeant aux endroits susceptibles d'attirer votre attention, pour la promenade historique et récréative de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, je me suis souvenu du pauvre vers d'un pauvre poète:

"Il est un paradis que l'on nomme les Grèves"

Les Grèves, voilà, il me semble, l'endroit idéal, distant de trente-huit milles, l'endroit qui remplit toutes les conditions: plaisirs pour l'esprit, pour l'oeil et pour le coeur.

Les Grèves seront un plaisir pour l'esprit. Oui, vraiment les Grèves répondent parfaitement à cette qualité. Vous vous rappelez quels combats acharnés Champlain dut soutenir contre les Iroquois, en 1610. Eh bien! c'est dans l'une de ces sanglantes mêlées que le fondateur de la Nouvelle-France vainquit les Indiens, sur le monticule sablonneux qui domine aujourd'hui la colonie Sainte-Jeanne-d'Arc, l'une des sept colonies des Grèves; c'est là qu'après une chasse mouvementée il les rejeta dans le fleuve. Une étude de M. l'abbé Adélarde Desrosiers (1) prouve la vérité de ce fait, aujourd'hui parfaitement reconnu. Il y a dans cet intérêt historique une riche matière à exploiter. Quelle joie mêlée de fierté nous procurera un discours sur la question, quand un éloquent orateur nous rappellera les combats glorieux de nos ancêtres. "Du haut de cette éminence, du haut de cette butte de sable où nous posons les pieds, Champlain, il y a plus de trois cents ans, a précipité les Iroquois en bas de cette falaise, ici, à deux pas"... Quel intérêt donc, et quelle émotion ressentirons-nous à ces récits mémorables. Et quel profit pour notre esprit: nous connaissons mieux notre histoire...

Les Grèves seront un plaisir pour l'oeil. Je n'aurai pas à insister longtemps, il me semble, pour vous le démontrer. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la beauté du paysage; devant nos

yeux, le Saint-Laurent s'étale magnifiquement, tantôt azuré, tantôt violet, tantôt éblouissant comme un soleil, au loin, une frange d'émeraude formée par les arbres de la rive; parfois un majestueux transatlantique qui glisse pesamment et s'éloigne avec force houles. Pendant que nous contemplons ce spectacle, les parfums exquis de la campagne, la brise fraîche des bois, tout cela nous enivre à tel point que nous nous écrierions: "Ah! qu'il fait bon d'être ici." Des arbres gigantesques, des bosquets enchanteurs, et avec tout cela, que le beau soleil des Grèves vienne dorer la campagne, et vous admettez sans peine que tout ce spectacle est un plaisir pour l'oeil.

Les Grèves seront un plaisir pour le coeur. A la vue du bien, l'âme se ranime et ressent au fond d'elle-même de généreux désirs. Un voyage aux Grèves vous fera voir du bien, et alors ce voyage ne sera pas seulement un plaisir, ce sera de la joie, de la joie d'examiner tous ces bâtiments rustiques, mais confortables, dus à la charité des gens de la ville, et qui servent à abriter cinq cents petits colons, tous ces dortoirs, l'humble chapelle, où tant de voix d'enfants ont fait jaillir vers le bon Dieu de ferventes prières; de la joie de voir la bonté de ces ecclésiastiques qui veulent bien passer leurs vacances au service des colons et qui n'ont en récompense que la fierté du dévouement; de la joie, enfin, de voir le bonheur des mille têtes blondes qui pendant plusieurs semaines viennent respirer l'air pur des Grèves et fortifier leur âme...

A la vue de tout ce bien, notre âme se remplit de contentement; il faut aller aux Grèves pour éprouver une telle joie.

Ainsi, les Grèves seront un plaisir pour l'esprit, pour l'oeil et pour le coeur. Oh! les colons vous recevront magnifiquement; ils se souviennent, tous ceux qui vont aux Grèves, les gens de la villa ou de la campagne, ils se souviennent des vivats enthousiastes qu'ont fait retentir pour eux, de toute la force de leurs poumons, cinq cents voix enfantines. Ainsi soyez assurés que tous, directeur, ecclésiastiques, colons, vous feront une réception digne, autant que possible, de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*.

Bien à vous,

Gérard GAREAU

1043, boulevard Guoin ouest
Bordeaux, Montréal

(1) *Bulletin des Recherches historiques*, septembre 1926, page 518.

Sixième prix

EXCURSION A OKA

Quand je vois disparaître des machines, allant à une vitesse vertigineuse, et laissant derrière elles, des nuages de poussière, je me demande si ces personnes jouissent des voyages en effleurant tout et en ne s'arrêtant jamais. Connaissent-elles tous les trésors qu'elles côtoient, savent-elles quelles richesses orneraient leur esprit si elles voyaient pour s'instruire?

Je ne le crois pas, car elles comprendraient que les vitesses folles, les courses, les plaisirs ne remplissent pas l'esprit si désireux de connaître.

Et c'est en voyant ces gens que j'ai fait un rêve. Oui, j'ai rêvé, que dans un pays enchanteur comme le nôtre, je parlais pour une excursion. J'allais étudier un coin de notre patrie, connaître des endroits historiques, et j'avais près de moi une personne sûre qui me guidait.

Je voyais aussi les nombreuses richesses de la nature, et comme Lamartine, je pensais:

*"Le murmure vivant de la nature entière,
N'est que l'écho confus d'une vaste prière".*

L'eau surtout est belle, lorsque le soleil dardant ses rayons d'or la fait paraître de mille couleurs éclatantes et jolies, lorsque, le soir, la lune se mire sur l'onde agitée y laissant une traînée lumineuse. De plus, la vue de notre fleuve, ce qu'il rappelle, suffit à occuper l'esprit étrangement remué par les souvenirs anciens qui s'étaient déroulés ici même.

Les fleurs aussi sont délicieuses à voir, celles des champs ont un charme sauvage, indescriptible qui attire et ravit l'oeil.

Qu'il ferait bon de quitter l'air vicié de la grande ville, pour respirer l'air parfumé des champs, d'aspirer à pleins poumons ce fluide pur qui nous entoure. La chaleur de la ville serait remplacée par un vent frais et léger qui caresse et fait monter un peu de rouge au visage, et illumine le regard.

La rencontre d'anciens souvenirs met un charme de plus à la promenade. Chaque vieille paroisse a ses reliques qu'elle conserve soigneusement. Il est regrettable qu'en général on démouline les vieilles maisons, les vieux moulins, etc.

Je voudrais voir aussi le cultivateur à son travail. Qu'il est beau le geste de l'homme des champs! Il n'y a pas seulement le blé qui sort de la terre, il y a aussi une civilisation tout entière qui répond à l'effort de tous ceux qui sèment.

Là, finit mon rêve, mais j'ai voulu connaître quel était cet endroit enchanteur. J'ai consulté ma géographie et le village d'Oka me parut l'endroit idéal.

Oka est surtout peuplé de sauvages, descendants des anciens Hurons. Ces gens au teint cuivré sont peu familiers avec les étrangers. Quoique entièrement civilisés, ils semblent avoir gardé cette méfiance naturelle à leurs ancêtres.

Une école d'agriculture dirigée par les Pères Trappistes surnommés "les Pères du silence" est très intéressante à visiter. Le Calvaire d'Oka est très beau.

Ce qui ferait le grand intérêt de cette excursion, c'est la vue des choses d'autrefois, c'est aussi les progrès apportés par la population à une campagne où la nature est merveilleusement riche en beautés et en points de vue pittoresques.

Alice DAVID, Académie Saint-Eusèbe,
2315, rue Fullum, Montréal.

Septième prix

Un lieu historique à visiter

CAUGHNAWAGA

Puisque je suis invitée à donner mon goût sur un endroit favorable à une promenade historique et instructive, je me dirige donc avec bonheur vers Caughnawaga.

En un site sauvage, à l'orée de grands bois, se trouve ce petit village que l'on nommait auparavant mission Saint-François-Xavier de la Prairie de la Madeleine. Située au bord du Saint-Laurent, non loin des merveilleux rapides de Lachine qui laissent entendre leurs bouillonnements tumultueux, cette localité très pittoresque nous présente un charme captivant et séducteur.

Pour se rendre à l'endroit désiré, le voyage peut s'effectuer de trois manières différentes, par chemin de fer, tramways et bateau, autobus. Par eau, le trajet est surtout agréable. Durant que le bateau remonte les flots argentés du Saint-Laurent, nous permettant d'admirer de nombreux paysages qui cachent sous leurs feuillées des faits qui nous reportent au commencement de notre histoire, notre âme s'émeut en se rappelant l'esprit de sacrifice et de désintéressement qui animait les pionniers de la Nouvelle-France. C'est grâce à leur labeur quotidien si nous voyons s'échelonner sur les bords du Saint-Laurent de nombreux villages industriels, commerciaux et prospères.

Tout en contemplant ces parages, nous arrivons aux rapides de Lachine, situés à proximité du petit village de Caughnawaga. Cette bourgade apparaît en toute simplicité, revêtue de sa robe de gazon, ornée de beaux chênes géants et d'éra-

bles touffus qui laissent voir au travers de leurs branches une humble petite église entourée de gaies maisonnettes.

Au devant de cette chapelle, se trouve le tombeau de Catherine Tékawitha, monument en granit, don de l'abbé Walworth, curé de Sainte-Marie d'Albany, paroisse où est née la jeune iroquoise. Cette enfant des forêts, que Dieu avait honorée d'un de ses regards d'amour, entendit, très jeune, l'appel à la religion catholique. Le grand recueillement des Robes-Noires durant les exercices pieux, leurs manières affables, leur enseignement public qu'elle suivait assidûment tombait en son âme, comme une douce rosée sur une terre assoiffée. Pourtant, ce ne fut qu'à l'âge de vingt ans, en 1676, que le Père de Lamberville accomplit avec une joie indicible, les cérémonies du baptême, car il avait conscience de donner à l'Eglise une âme d'élite et de préparer pour le ciel un ange de plus.

Ce pur lis, né en 1656, sur un sol consacré par le sang des martyrs, Jogues, Goupil, La Lande, fleurit au milieu des épines par sa chasteté virginale et sa perpétuelle pénitence. On eut dit, qu'à l'imitation de saint Paul, elle voulait achever en sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ.

Tellement remplie d'amour de Dieu, Catherine ne vivait qu'en sa présence et pour son bon plaisir. Arrivée en peu de temps au degré de perfection qui marque les bienheureux, Jésus vint couronner sa fidèle servante, le mercredi saint, 17 avril 1680. Un quart d'heure après sa mort, son visage basané, marqué de la petite vérole et défiguré par les nombreuses mortifications, devint si beau et si blanc que les missionnaires et tout le village furent saisis d'étonnement et d'admiration. Le lis très pur, terni un instant par le souffle de la mort, se révélait dans toute sa beauté, indice de la gloire qu'elle goûtait déjà dans les parvis éternels.

Voilà le tombeau de cette vierge iroquoise, visiter le village où elle s'est sanctifiée, refaire après elle, le chemin du fleuve à l'église et là, m'agenouiller pour lui demander le secret de sa perfection, afin d'en profiter, n'est-ce pas, Messieurs les Membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, un désir bien légitime pour une fillette de cœur et de principes?

3 avril 1930

Marie-Claire LOSLIER,
Ecole Lafontaine, Bordeaux,
Montréal.

Huitième prix

L'ILE-AUX-NOIX

Depuis déjà longtemps je reçois l'*Oiseau bleu*, et voilà qu'en feuilletant mes revues pour trouver quelques renseignements à l'adresse d'une place propice à l'excursion organisée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, j'aperçois un numéro qui parle de l'Île-aux-Noix.

Après avoir lu ce qui la concernait avec beaucoup d'intérêt, je me suis dit que ce devait être une place intéressante à visiter puisqu'on en avait parlé si longuement. Profitant des détails donnés, j'essaierai d'amener mes lecteurs à partager mon idée. D'abord, le voyage serait des plus agréables. Pour s'y rendre par eau on descend le fleuve Saint-Laurent jusqu'à environ 12 milles du lac Champlain, endroit où se trouve l'Île-aux-Noix. Puis, il y a aussi un beau chemin d'automobile pour s'y rendre. Il faut traverser le fleuve Saint-Laurent sur le pont Victoria, prendre le beau boulevard Edouard VII qui nous conduit au Richelieu. De plus, par le Grand-Tronc on se rend jusqu'à Saint-Jean et de là sur le Richelieu on navigue jusqu'à l'île.

L'Île-aux-Noix est surtout remarquable par le fort séculaire qui l'occupe. Ce fort de l'Île-aux-Noix appelé aussi, "Fort Lennox" compte parmi les monuments historiques de notre pays. L'île fut ainsi nommée par le grand Capitaine en 1609, à cause des nombreux noyers qui s'y trouvaient. L'île a 3/4 de mille de longueur. En 1759, Bourlamaque s'y retrancha si fortement qu'Amherst n'osa l'attaquer. En 1760, Bougainville attaqué sur trois côtés à la fois, profita d'une nuit obscure pour retraiter, mais 50 hommes, restés dans le fort, masquèrent la retraite et obtinrent le lendemain les honneurs de la guerre. Peu de temps après, Montréal tomba au pouvoir des Anglais. C'en était fait du régime français.

En 1775, les généraux américains Schuyler et Montgomery s'en emparèrent. Arnold alla s'y fortifier. Mais une épidémie de fièvre s'étant déclarée parmi les soldats, il se hâta de quitter l'île.

Tous ces renseignements je les dois à l'*Oiseau bleu*. . . (que je suis heureuse d'être abonnée à cette revue!)

C'est donc à cette époque, vers 1775 ou 1776 que le parlement impérial résolut de faire construire une véritable forteresse dans l'île. Il fit creuser autour de la forteresse un fossé de 60 pieds de largeur et de 10 pieds de profondeur avec des remparts flanqués de bastions aux quatre coins. On se servit pour ces durs travaux des prisonniers canadiens, qui s'étaient joints aux Américains pendant la guerre de l'indépendance américaine, et de mercenaires allemands. En

1892, on fit construire des bâtiments qui existent encore aujourd'hui. L'île fut aussi une station navale où l'on construisit des navires de guerre d'un tonnage assez considérable. Il y eut garnison dans le fort jusqu'en 1869.

Entrons maintenant dans ce fort, appelé aussi "Lennox" en l'honneur de Charles, duc de Richmond, gouverneur du Canada (1818-1820). La construction de ce fort a coûté des millions à la mère-patrie. Les remparts sont en terre. Cette terre provient du fossé qui entoure ce fort. Il occupe à peu près le quart de la superficie de l'île (50 acres). Il ne reste plus qu'un seul noyer de tous ceux que Champlain avait remarqués.

Continuons avec *Oiseau bleu* notre si intéressante visite. A droite se trouve le quartier des officiers, construit en 1826, à gauche le corps de garde érigé en 1824. Les arcades, malgré leur âge, sont encore très belles et très solides, dit-on. Le musée, qui est aussi très intéressant, contient des objets qui attirent la curiosité de tous les touristes. Plus loin, se trouve le magasin où l'on gardait les munitions; encore quelques pas et nous atteignons les vieilles cavernes d'un aspect imposant très vastes et d'une solidité à toute épreuve. Ces cavernes servaient de prison, en 1866-1869. En arrière de ces cavernes, d'autres constructions servaient de four où les soldats faisaient cuire leur pain. A l'extrémité sud existe un débouché sur la rivière, relié à un ouvrage triangulaire, entouré aussi d'un fossé.

Du côté est, se trouvent le magasin d'artillerie, la cantine, le commissariat, le corps de garde et les cellules destinées à discipliner les soldats réfractaires. Vers le centre du champ de parade, un cadran d'un siècle (1820), attire l'attention des visiteurs. A l'entrée principale du fort, se voient les traces d'une paterne (porte secrète de fortification pour faire des sorties).

L'île compte maintenant parmi les parcs nationaux depuis 1921. L'île-aux-Noix m'attire. Tous les renseignements fournis par *Oiseau bleu* ne manqueront pas, il me semble, de disposer en ma faveur la *Société Saint-Jean-Baptiste* qui trouve si bien les moyens d'amuser notre jeunesse d'aujourd'hui.

Lucie DAVID,

Ecole Sainte-Clotilde,

531, rue Bourassa,

Montréal.

Dans la rue

Un pochard fort éméché interpelle un agent:
— Pardon, mon agent, pourriez-vous m'indiquer le trottoir d'en face!

— Mais parfaitement, voyez, c'est là, de l'autre côté de la rue.

— J'en viens, on m'a dit que c'était ici!

La fille de Kondiaronk

(Suite de la page 139)

de Soeur Marie Barbier l'accueillit les bras ouverts. Elle resta au Pensionnat tandis que les deux Français étaient les hôtes du gouverneur. En se quittant Sianouina dit à Falaise: "Vous êtes un chevalier sans reproches et vous méritez que Dieu vous comble de ses bénédictions, je n'oublie pas ma promesse. Laissez-moi prier quelques jours et je vous donnerai la réponse que le Très-Haut m'inspirera de donner." Là-dessus les portes du Couvent se refermèrent sur Sianouina.

De Verchères qui n'attendait pas de réponse se rendit chez lui où le pleuraient ses parents qui n'avaient pas eu de ses nouvelles depuis dix mois. Huit jours après Falaise reçut un pli scellé à l'effigie de l'Hôtel-Dieu de Montréal Il lut tout tremblant et le coeur battant à se rompre: "...Je dis adieu au monde... je me dévoue au service des malades... je vous demande pardon du mal que je vais vous faire..."

Dix ans après, sous la présidence de Frontenac, les sauvages réunis à Montréal signaient la paix définitive que Kondiaronk avait préparée. Pendant un discours que ce dernier prononça il fut soudain terrassé. On dut le transporter à l'Hôtel-Dieu où il expira dans les bras de sa fille. Celle-ci quelques années après tombait à son tour victime de son dévouement durant une épidémie. Sa mort fut celle d'une sainte.

Falaise en 1700 épousa Marguerite de la Valières dont il eut dix enfants et mourut couvert de blessures et de gloire. De Verchères fut tué à la prise de Haverhill en 1708. Quant au P. Millet, il devint curé de Longueuil par la suite.

La graphologie

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous envoyiez, chers amis, dix lignes de votre écriture sur papier non réglé et de votre composition personnelle, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: Soeur Jeanne

"L'Oiseau bleu"

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, P.Q.



Ma mère que j'aime beaucoup
 M'a donné tout.
 J'aimerai cette bonne mère
 Ma vie entière.
 Elle m'a soigné tout petit,
 On me l'a dit.
 Elle a balancé ma couchette
 Blanche et proprette;
 M'apprit à marcher pas à pas,
 Tenant mon bras;
 A dire un mot, puis à tout dire,
 Même à sourire.
 Quand elle est là, je ne crains rien
 Je l'aime bien!
 Si je pleure, elle me console
 D'une parole;
 Et vit, son baiser chantant
 Me rend content.
 Je veux rendre heureuse, ma mère,
 Ma vie entière
 Travailler, et l'aimer bien fort
 Jusqu'à la mort.

Jean AICARD

LA LEÇON DE NOS MONUMENTS



LE BUSTE D'OCTAVE CREMAZIE
Square Saint-Louis, à Montréal

Les vacances ne vous ont pas enlevé, je le vois, l'intérêt que vous portez aux grands hommes et aux faits historiques de chez nous. A la bonne heure. Reconnaissez avec moi que des vacances sagement prises ne donnent que plus de courage et de goût pour se remettre à l'étude.

C'est un artistique et fort touchant monument que vous avez en ce moment devant les yeux. Encadré par de beaux arbres, réjoui par le gazouillis des oiseaux, il s'enveloppe à souhait de poésie, de grâce, de mélancolique douceur.

Il convenait, mes jeunes amis, qu'il en fut ainsi pour le Canadien dont on rappelle ici la mémoire: *Octave Crémazie*, le poète le plus populaire qu'ait produit la race canadienne-française.

Quelques-uns d'entre vous connaissent-ils l'existence tourmentée, triste, difficile de cet écrivain? *Octave Crémazie* fut malheureux de bien longues années, en fait, toutes les dernières an-

nées de sa vie. Forcé de s'éloigner de son cher Canada, il alla se réfugier en France, son ancienne mère-patrie. Il y mourut pauvre, délaissé, le coeur plein de douloureuse nostalgie, à l'âge de cinquante-deux ans seulement. Le Havre garde pieusement les cendres d'un des premiers bardes épiques de chez nous.

Tous, vous avez grandi en entendant chanter, et en chantant parfois, vous-même, la complainte patriotique qui renferme ce dramatique refrain: "Pour mon drapeau, je viens ici mourir".

Eh bien, les paroles de ce chant ont été empruntées à un beau et tragique poème d'*Octave Crémazie*. Hélas! Crémazie fut moins heureux, je vous l'ai appris, que ce soldat venant expirer sur le sol de sa patrie, un drapeau contre son coeur. Et sans doute, ce fut cette privation suprême de la vue de son pays, que de pénibles circonstances imposèrent à Crémazie, qui rendent le *Drapeau de Carillon* d'un tel pathétique, d'une telle résonance aimante et désolée.

Lisez ce poète canadien, mes jeunes amis, connaissez un peu sa vie. Puis, aimez-le bien ce pionnier de nos lettres, n'est-ce pas?

N'allez-vous pas trouver émouvant, maintenant que ce soit un autre de nos poètes aimés, *Louis Fréchette*, qui ait eu la pensée d'élever un monument à "celui qui avait été durant quelques années son maître et son ami?"

"Ce fut le 24 juin 1906, nous apprennent les auteurs des *Monuments commémoratifs de la Province de Québec*, qu'eut lieu sur le square Saint-Louis au milieu d'une foule de trente mille personnes, l'inauguration du gracieux monument Crémazie, nouvelle oeuvre du distingué sculpteur canadien, *Philippe Hébert*.

Nous devons encore rappeler et souligner les belles affirmations de *Louis Fréchette* en la circonstance. Il fit ressortir mieux que tout autre vraiment le caractère particulier de cet écrivain, de "celui des nôtres, observait-il d'une voix émue, qui avait le plus contribué à réveiller le sentiment français dans le coeur de notre population et à stimuler l'orgueil généreux de la race."

Que vos jeunes yeux s'attardent avec affection sur le buste du poète, posé sur cette stèle élégante. Ce buste fut tout de suite déclaré "très ressemblant" par ceux qui avaient connu la pauvre et mélancolique figure de chair de Crémazie.

Sur la stèle vous lisez:

CREMAZIE
1827 - 1879

Sur le socle du monument:

"Pour mon drapeau, je viens ici mourir". (1)

Et maintenant, au mois prochain... Oui, oui, au revoir, mes jeunes amis, au revoir. Je sais que vous serez fidèles au rendez-vous au pied du monument de Monseigneur Bourget.

Etienne de LAFOND

(1) A consulter sur le monument Crémazie une plaquette publiée en 1895 par la librairie Beauchemin et intitulée: *Le Monument Crémazie* par Philippe Hébert (Note des auteurs des *Monuments commémoratifs de la Province de Québec*, page 270).

Hygiène pratique

Nous vieillissons trop tôt

Un éminent biologiste a dit que même ceux d'entre nous qui vivent vieux meurent trop jeunes. C'est, sans aucun doute, à une mauvaise hygiène que nous devons la vieillesse prématurée de nos organes et la fin de notre existence. La preuve, c'est que nous mourons à regret, avec la soif de vivre encore. Si nous avions vécu notre vie pleine, nous serions pareils au convive qui volontiers quitte la table parce qu'il est rassasié et nous consentirions de bonne grâce à nous endormir dans la mort pour y jouir de la félicité éternelle.

Ce n'est pas à l'intention de ces pessimistes qui estiment la vie mauvaise et qui disent à tout venant que le terme n'en saurait venir assez tôt, que j'écris ces quelques lignes. Ceux-là n'auraient que faire de lire cette série d'entretiens familiers où j'entreprends de montrer qu'il n'est pas impossible, dans l'état actuel de nos connaissances médicales, de nous prémunir, sans de trop rudes privations, contre quelques-unes des misères physiques les plus inconfortables et les plus susceptibles de hâter la venue de notre dernière heure. Au surplus, puisque presque tous, nous nous résignons à attendre l'heure qui sera pour nous le point ultime de notre existence terrestre, tâchons de nous entendre pour vivre en aussi bonne santé que possible.

Apprenons donc à gaspiller, d'une façon moins sottise, notre énergie vitale, à ne pas amoindrir étourdiment notre pouvoir individuel de résistance à la maladie et à la mort. Puisque le champ de nos malheurs et de nos souffrances est vaste, appliquons-nous avec zèle et vaillance à le rétrécir, chaque jour un peu plus.

Depuis leur apparition sur cette terre, tous

les hommes, par tous les pays, y ont travaillé sans relâche. Mais on peut dire que jamais, comme de nos jours, ils n'ont eu d'outils mieux adaptés pour le faire.

Nous ignorons, certes, beaucoup de choses; que de notions utiles nous échappent encore! Nous en savons assez cependant pour organiser la défense: les résultats acquis, d'ailleurs, sont plus qu'encourageants.

Et puis, croyez-moi, cette lutte contre le mal physique, cet égoïsme intelligent aguerrissent le moral. C'est excellent. N'est-ce pas ce qui importe? Savoir se doter d'un organisme résistant, tâcher de conserver un cerveau lucide et puissant, s'épargner la souffrance, ne consentir que le moins possible à la déchéance vitale, c'est travailler à se rendre meilleur dans son propre intérêt et dans celui des autres.

Dr A.-A. L.

EXAMEN DE LITTÉRATURE

L'examinateur. — Mademoiselle, nous allons prendre un morceau de Chateaubriand.

La candidate. — Merci, Monsieur, vous êtes bien aimable, mais je n'ai pas faim... je sors de table.

UN SUCCES

— Eh bien, Lucien, ton père a-t-il eu du succès, hier, à sa conférence?

— Je crois bien! Il y avait trois personnes qui ne dormaient pas!

AU CAFE

La petite fille. — J'ai une grosse mouche dans mon verre!

Le père. — Et moi, j'ai un moucheron! C'est invraisemblable!

Le garçon, conciliant. — Monsieur a raison; mais Monsieur n'a qu'à changer avec Mademoiselle.

NOUVEAUTE

Yvette, dont le père est fort riche, sort toute la journée en auto. A l'occasion d'une fête, elle est allée passer trois jours dans une ferme. A son retour, ses petites amies l'interrogent sur ses plaisirs.

— Ce que j'ai le mieux aimé, dit-elle, c'est la voiture: une grande voiture avec des bancs en bois, et traînée par deux chevaux. C'était tellement amusant!

LA LOGIQUE DE COLETTE

— Colette, tu sais qui c'était Diogène?

— Ça devait être un grand marchand de vin, parce qu'on parle toujours de son tonneau.

LEÇONS DE CHOSES ET VOCABULAIRE

LES PAPAS

Le rôle du papa n'est pas, comme celui de la maman, d'entourer le petit enfant de toutes sortes de soins empressés. Souvent absent de la maison à cause de son travail qui consiste à gagner le pain de la famille, il arrive parfois que des enfants oublient leur père pour donner la grande part de leur affection à la maman. C'est là une erreur causée par le manque de réflexion. Qui a la plus grande partie des responsabilités de la vie domestique? Qui supporte le poids de la chaleur et du jour? Qui arrive parfois tard le soir, accablé de fatigues et de soucis? C'est le père de famille dont les sacrifices et le dévouement ne sont pas toujours reconnus.

Il faut bien aimer son papa, comme la petite Jeanne (1) qui, d'un geste affectueux, salue son père au moment où il quitte le foyer pour aller au travail. Quelle est la profession du père (2) de Jeanne? D'une main, il tient son journal qu'il n'a pas fini de lire; sa main gauche porte une serviette bien bouclée. La serviette à documents ou à échantillons (6), le journal, le chapeau dernier genre, le faux-col et la cravate bien ajustés, le vêtement propre et de bonne coupe, indiquent que ce monsieur est financier, avocat ou notaire.

Supposons qu'il soit financier (3) il lui faut prendre d'importantes décisions, consulter des dossiers, dicter à sa dactylographe les réponses aux lettres reçues, ou les lettres à écrire pour affaires nouvelles. Et pendant que le financier (4) étudie des questions gênantes, il est souvent appelé au téléphone dont le récepteur est à côté de lui sur le bureau. Le temps passe vite. Il est déjà trois heures et demie; il n'a plus qu'une heure et demie pour expédier ses affaires. D'un autre côté, il songe que, dans deux heures il sera chez lui, au milieu de sa famille qu'il aime et dont il se sent aimé.

Après le repas du soir, le papa, content de ses enfants, heureux et souriant (9), allume sa bonne pipe et raconte des histoires pour amuser les bambins, s'ils ont été sages durant la journée. Pendant que petits garçons et petites filles font en silence les devoirs que les maîtres et les maîtresses leur ont donnés, le papa s'intéresse à la lecture du journal (19).

Quand les enfants ont été dissipés, ont été réprimandés, quand leur bulletin scolaire n'est pas satisfaisant, le papa ne sourit pas (8). Il regarde d'un air sévère et mécontent le petit garçon paresseux ou la petite fille étourdie. Si la

paresse et la légèreté continuent et s'aggravent, c'est alors que les choses deviennent sérieuses et que le papa est songeur (13) pour de bon. Il se demande quel avenir une telle conduite réserve à ses enfants, et il a raison d'être inquiet.

Le bon papa prévoit la bise, et dès l'automne, alors que la fraîcheur succédant à la chaleur de l'été le force à apporter avec lui son paletot demi-saison, il a déjà fait sa commande de charbon pour l'hiver. Un lourd camion (10) rempli de houille que l'on déverse dans la soule, indique qu'une douce chaleur règnera au foyer durant toute la froide saison. Lorsqu'il sentira la chaleur diminuer, il descendra lui-même à la cave remplir la fournaise de charbon (5), car il ne veut pas que ses enfants contractent par le froid des maladies qui les feraient souffrir.

Le coeur du bon papa sait compatir à toutes les misères (15). Il donne largement pour les orphelins, les pauvres, les nécessiteux (18). Il aime tant ses enfants qu'il ne voudrait voir aucun enfant semblable aux siens devenir malheureux sur la terre.

A sa fillette Jeanne, papa enseigne (14) à cultiver le jardin et à récolter fleurs, fruits et légumes. Au fils cadet, s'intéressant à ses jeux, il montre à enrouler autour du manche d'une batte un ruban gommé, tout en se rappelant que, à l'époque de son enfance, il était un rude joueur de balle-au-camp (16). Rien ne lui fait plaisir comme de se mesurer avec son aîné dans une partie de billard (17) fortement contestée.

Henri (20) est un enfant cruel. Voyez quel tapage il fait avec le tambour que son père lui a acheté pour sa fête. Avec un tel tintamarre, impossible pour le père de se reposer et de lire en paix son journal.

Louise est plus gentille (21). Le jour de la fête de son papa, elle lui a acheté une canne, une pipe, des cigares, une cravate, une chemise et des chaussettes. Qu'y a-t-il dans ces deux boîtes enrubannées? Ne seraient-ce pas des bonbons?

Lucie et Paul ont eu la grosse peine de perdre leur père. Aimant bien sa famille, le regretté défunt eut la sagesse d'éloigner la misère de son foyer en laissant une petite fortune à son épouse et à ses enfants orphelins, sous forme d'une police d'assurance (22). Il a eu la consolation en mourant d'être certain que les siens ne seraient pas dans le dénuement après son départ.

Il est des parents de condition plus humble. Voyez ce brave charpentier rabotant une planche sur son établi (7). A côté de lui est un vilebre-

(Suite à la page 158)

J'APPRENDS PAR L'IMAGE





Courrier de la Fauvette



HEROISME CACHE...



La nuit est noire, épaisse d'obscurité; des fantômes dans les airs se dessinent et un vent tiède et menaçant souffle de toutes parts. La mer écume, rageusement vient lécher la falaise de B. Gare au pêcheur attardé! Gare à qui oserait s'aventurer sur cette masse traîtresse!

Dans la nuit scintillent les lumières des foyers marins, piqués originalement, ça et là, dans le village. Les loups de mer ne semblent nullement inquiétés par cette tempête qui sévit.

Dans les habitations, la vie intime se continue, sereine et pacifique. Les uns réparent de vieux filets en renouant les mailles, d'autres jouent aux "dames" ou racontent des légendes aux héros les plus invraisemblables.

Au milieu du vacarme des eaux, un bruit de rames, puis de chaînes se fait entendre, une voix se parle à elle-même et se répond, puis, tout ruiselant et haletant, un marin frappe à la porte du Docteur D. médecin de l'endroit.

—Docteur, docteur, vite... mon fils se meurt... je vous en supplie... venez, venez! Je demeure là-bas, à la pointe qui s'avance et la mer est si méchante que nous n'y serons rendus que dans une demi-heure... et je crains qu'il ne soit trop tard, hélas!...

Le médecin voit alors, comme dans une vision, les dangers à braver cette mer en furie... Va-t-il sauver sa vie en perdant celle de l'enfant qui se meurt là-bas, brûlé par la fièvre et congestionné par l'étouffement? Quel dilemme! Il a devant lui le désespoir d'un père dont les yeux supplient et supplient, mais, d'autre part, l'emprise du moi lui fait aimer la vie, sa vie à lui... Sa mission de médecin lui apparaît, tel un sacerdoce sacré auprès de l'humanité souffrante; ne se doit-il pas, de par sa carrière, aux corps malades et aussi aux âmes en détresse disputant à la mort un être aimé?

Les sentiments d'altruisme ont vite le dessus dans ce noble cœur d'Esculape dévoué.

—Eh! bien, partons... advienne que pourra!

Le pêcheur, reconnaissant, serre affectueusement les deux mains de cet homme qui risque sa propre vie pour aller tenter d'arracher un fils, un étranger, à l'étreinte de la mort. La barque démarre, puis est livrée, telle une coquille de noix, à la merci des vagues à la crête blanche. Que d'affres mortelles offre cette âpre lutte de vie ou de mort contre cet abîme qui engloutit tant et tant de victimes! Mais Dieu veuille! Il sait récompenser l'âme qui, pour le devoir, se sacrifie et sait se sacrifier!

Le marin et le médecin atteignent, sains et saufs, la terre ferme. Le pêcheur, avec une anxiété poignante conduit cet homme de science au foyer où agonise son enfant. La congestion boursouffle la figure de ce dernier et deux yeux pleins de fièvre et de délire s'attachent, hagards, à un point fixe... Le médecin ausculte ce petit être atteint du croup; il y a commencement d'asphyxie! Est-il trop tard pour sauver ce garçonnet? Le sérum injecté produira-t-il effet salutaire? Doute pénible que celui qui plane dans l'esprit du médecin!

Avec des paroles encourageantes, il reconforte la mère angoissée, tandis que d'un signe, il mande le père de le suivre.

— Ami, je ne sais si je pourrai sauver ton fils... Tout dépendra de l'efficacité du sérum... et de la volonté de Dieu... Tu sais... le médecin est un instrument parfois utile, mais aussi parfois inutile et impuissant... Dieu est maître absolu de la vie! Demande-Lui de sauver ton fils!

* * *

La tempête a cessé; c'est le lever du jour et déjà, le soleil, de ses flèches dorées, fait miroiter les eaux calmées. La brise saline semble vouloir

se faire dissiper les noirs soucis qui rient le front des deux hommes qui se séparent, qui pour retourner vers son cabinet de travail, qui vers son fils mourant.

* * *

Le médecin est à son bureau; il parcourt les récentes publications du "Congrès des Médecins". Soudain, l'on frappe à la porte... Un marin, le marin d'hier soir est là, debout, sur le seuil! Mais quel homme nouveau! Plus de rides! Des yeux pleins de bonheur et une figure émue!

— "Docteur, mon fils vit, il est sauvé... sauvé! Je vous remercie!..."

Le médecin, lui, pourtant habitué aux douleurs et aussi aux joies de ses patients se laisse gagner par l'émotion... Il connaît tout le secret de cette guérison...

— Mon ami, ne me remercie pas; je n'y suis pour rien dans ton bonheur; il m'était humainement impossible de sauver ton fils... et s'il vit... laisse monter ta reconnaissance vers Dieu. Si je suis allé chez toi, au risque d'être englouti sous l'onde rageuse, je n'ai fait que mon devoir, rien que mon devoir!

Et deux larmes mouillent le regard de cet homme humble dont la vie s'est usée en un ministère dévoué auprès des corps malades, tout en cicatrissant dans les âmes parfois anémiées bien des plaies morales profondes.

La carrière du médecin est analogue à celle du prêtre. Elle est faite de dévouement, d'abnégation, de bonté, de sollicitude, de relèvement! Bien comprise, elle porte les stigmates d'un sacerdoce religieux.

C.F.

Correspondance

Céline. — N'est-ce pas que les vacances ont passé vite? Heureuse êtes-vous d'avoir eu ces deux mois de farniente! Bien des jeunes filles auraient souhaité être la petite "Céline" que vous êtes... Comme elles s'en seraient donné à coeur-joie... et cela, à l'instar de ma bonne petite amie. Je vous bonjourne bien amicalement.

Abeille de Marie. — Comme vous êtes bonne et délicieuse de m'adresser ces bons mots venant de votre nid de verdure!... Je souhaite souventes fois leur venue... S'il vous est possible, continuez-moi cette faveur... Ecrivez-moi de nouveau et venez me dire les progrès de votre santé. Priez bien pour Fauvette et pour Soeur Jeanne qui vous offrent leurs respects et leur amitié.

Coeur de pigeon. — Fi! la vilaine... qui n'a pas écrit, les vacances durant, à Fauvette. Votre villégiature dans nos Laurentides vous a-t-elle été salulaire? Ven est-il résulté un regain de forces et de vitalité? Venez me faire le récit de ce séjour

dans le plus beau "coin" du pays le plus beau. Au revoir.

M. Rhéault. — Merci de votre bonne lettre. Vous êtes coeur délicat et affectueux! Soyez toujours de ces âmes qui savent "réchauffer" le coeur de ceux avec qui elles vivent! Il y a apostolat partout où il y a des âmes et des coeurs! Amitié à vous et prochain "à bientôt..."

Guy — Mon meilleur souvenir à vous!

Jeannine — Fauvette a bien hâte de revoir l'amie "d'outre-mer..." Que de souvenirs vous allez communiquer à celles qui vous aiment bien! Que ne pouvons-nous anticiper ces soirées où vous ferez voyager nos esprits vers les rives lointaines! En attendant ce plaisir, Fauvette vous assure de sa profonde amitié et vous souhaite plein succès pour cette année scolaire 1930-31. Amical bonjour!

E.M. — Bonne année scolaire! Bon succès! Bonne santé!

F.C. — A vous les meilleurs voeux de réussite et d'apostolat auprès des âmes qui vous seront confiées. Bon succès et bonne année à vous et à vos ouailles laborieuses!

Papillon. — Affectueux au revoir!

Nicole — Toute mon amitié aux vôtres... et à la chère amie que vous êtes!

Brin d'herbe — Je vous souhaite pleine réussite scolaire avec l'obtention de votre certificat de 6e année... La fin couronne l'oeuvre... et je connais un "Brin d'herbe" qui ne craindra pas l'effort quotidien et la lutte persévérante durant cette période scolaire. Bonjour... et meilleures amitiés!

— Soeur Jeanne me prie de vous dire que toutes les nombreuses graphologies ont été expédiées par le courrier postal. Elle salue bien cordialement tous ses aimables correspondants.

Graphologies expédiées: Annette Boisvert; Gérard Fortin, Rigaud; Carmen Dubuc, Vaudreuil; Mariette; Edmour Painchaud, Victoriaville; Lucienne Charlevoix, Longueuil; Y. Mélançon; Colette Dancose, Waterloo; Simone Desroches; Jeanne Paradis; Ant. Massicotte, Vaudreuil; Simone Ducharme, Sask; Lucette Vézina, Chicoutimi; Riquette G; Léopold Boucher; Irène Gautreau, N.B.; Lylie Stewart, N.B.; Camille; Rosia Lamoureux, Woonsocket; Marie Philip; Ida David; Juliette; Doris Davis, N.B.; E. LeBlanc, N.B.; Académie Sainte-Anne (7 esquisses graphologiques).

CE QU'ON ENTEND

Le professeur — La terre tourne en vingt-quatre heures autour du soleil.

Petit Pierre. — Mais quand il n'y a pas de soleil, autour de quoi tourne-t-elle?



HISTORIETTES ET BONS MOTS



Petite histoire juive

Lévy demande à Cohen :

— "Vous n'oubliez pas que vous me devez cent dollars?"



Et Cohen répond la main sur le coeur :

— "Mon cher Lévy, je ne l'oublierai jamais... Je mourrai en y pensant".

Chez les Peaux-Rouges

Une dame peintre américaine veut faire le portrait peint d'un vieux chef indien. Pour poser, il réclame cinq dollars.

— Mais non, dit la dame, ce portrait sera pour vous. C'est un beau cadeau que je veux vous donner.

— Oui, j'ai bien compris. Mais puisque je pose, je dois recevoir les cinq dollars, c'est mon prix.

— Mais puisque je vous donne mon travail.

— Dans ce cas, reprit l'Indien, pour quelques cents, j'aime mieux acheter un miroir, je pourrai m'y regarder autant que je voudrai, et je suis certain, en plus, que je serai toujours ressemblant.

Cela prouve aussi que le Peau-Rouge était bon commerçant.

Dans un jardin public

Une petite fille à un gardien. — Dites, Monsieur le gardien, vous n'auriez pas rencontré une



dame qui a perdu sa petite fille? C'est moi qui suis la petite fille.

Logique

Au concours de fin d'année d'un de nos lycées de province, un professeur donna à ses élèves ce thème à développer: "Citez des exemples de logique."

Un des élèves écrivit:

"La locomotive est une invention. Le pain est une nécessité. Puisque la nécessité est mère de l'invention, on peut affirmer sans crainte que le pain est la mère de la locomotive.

Compliment

La vieille générale X..., qui est encore fort coquette, exhibait, dans sa loge de l'opéra, un magnifique collier de perles. Et comme on la complimentait sur cette parure:

— Cela cache un peu les ravages, n'est-ce pas? fit-elle.

— Hum! Hum! repartit une amie, cela fait l'effet d'une lanterne sur des démolitions.

Coeur d'or

— Ma fille?... Il n'y en a pas beaucoup comme elle: un coeur d'or.

— Vraiment, madame Dupont?

— Mais oui. C'est au point qu'elle s'enferme dans sa chambre chaque fois que je fais la lessive ou les gros travaux de ménage. Ça lui fend le coeur de me voir travailler.



La bonne. — Je viens d'ôter un gros souci à Madame; j'ai cassé le vase chinois dont on ne trouvait pas le pendant.

Circulez!

L'agent de la paix, à un badaud planté depuis cinq minutes sur le bord du trottoir. — Circulez, circulez! D'abord, que faites-vous là?

— Moi, rien, je regarde...

— Eh bien! si tout le monde faisait comme vous et s'arrêtait au beau milieu de la rue, on se demande où passeraient les autres?

LA REVOLTE DES SORCIERES

Résumé. — *A la suite d'une orageuse discussion, à l'assemblée de la Société des Nations Merveilleuses, les Sorcières, appuyées par les Magiciens, les Méchantes Fées et autres personnages enchantés, ont déclaré la guerre aux Bonnes Fées et à leurs alliés. Les quartiers généraux des rebelles s'établissent dans une caverne de la forêt du Lac Saint-Jean, au Canada français. La Sorcière du domaine d'Haberville en a la garde.*

Les rebelles apprennent l'arrivée au Canada, des armées des Bonnes Fées. La fée Rugeuse, du royaume de Madame de Ségur, l'un des chefs de la révolte, expose devant ses complices un plan de campagne plein de ruses et de cruautés. Il est adopté à l'unanimité. On capturera les étrangers en promenade "au pays des belles histoires", c'est-à-dire, Louison, Cloco, et leur savant papa. Autour de ces otages se discuteront les conditions de paix. Elles seront favorables sinon...

Le papa et les enfants, sur l'ordre de l'Oiseau bleu, se sont réfugiés au camp de braves Chevaliers, tels Don Quichotte, Ivanhoe et autres. Là, on les présente à la princesse Aube, que son époux "le filleul du roi Grolou", a dû installer en cet endroit fortifié.

La princesse Aube et les enfants sont les victimes, un soir, d'un guet-apens habilement préparé par un gnome-espion. Petite Poucette, dont on avait ignoré les avis, se joint à Don Quichotte et à son écuyer et tente un projet de délivrance. Il échoue. Les Sorcières entraînent dans l'île d'Orléans Don Quichotte, son écuyer et Petite Poucette.

En quelques heures, les sorciers ou les événements ont décidé du sort des captifs. Sancho Pança est entraîné en tournée de chasse-galerie; Petite Poucette vole au secours du duc de Clairevaillance; Don Quichotte, lié sur le dos de Rossignante par quatre lutins, se trouve bientôt sur la route de la caverne du Lac-Saint-Louis.

(Suite)

On l'avait enfermée sans lui accorder autour d'elle le moindre confort. Louison et Cloco avaient été conduits dans une pièce voisine après avoir été non moins rudement traités. Toute communication avait été interdite entre les captifs. Parfois, le soir, Aube entendait les plaintes de Cloco, auxquelles se mêlaient quelques cris de colère et d'indignation de Louison.

Depuis une longue semaine également, la jolie duchesse, pâle, anxieuse, les yeux pleins de larmes, se tenait penchée sur un tout petit enfant que le ciel avait mis, dès la première nuit de son arrivée, entre ses bras heureux et tremblants.

Oh! qui aurait prévu pour ce gracieux descendant d'une lignée de rois puissants, pour ce fils adoré à l'avance du vaillant duc de Clairevaillance, une aussi humble, solitaire et périlleuse entrée en ce monde?

Deux fois le jour, la cruelle gardienne de la duchesse, la sorcière du domaine d'Haberville, soulevait la pierre d'entrée du réduit. L'insulte à la bouche, elle y pénétrait. Elle déposait sur un roc énorme servant de table, un cruchon d'eau, du pain noir, et une nouvelle torche fûmante. Elle faisait ensuite le tour de la caverne, précédée d'un chat noir énorme, et regardait partout avec une profonde méfiance.

Jusqu'ici, la duchesse avait pu dissimuler, sous un coin de sa paille placée au fond de la pièce, le cher bébé endormi. Elle frémissait de plus en plus à chaque nouvelle visite. Elle n'osait rien conjecturer sur ce qui surviendrait au premier cri poussé par le petit innocent. Tout ce qu'elle pouvait affirmer, c'est qu'on lui enlèverait la vie avant qu'elle permit qu'on touchât même aux petits doigts du tendre agneau, qui était tombé, un soir, au milieu de loups dévorants.

Un matin, à l'aube, alors que la princesse se penchait à son ordinaire sur la mince figure de son fils, elle entendit près d'elle fuser un rire aigu. Au même moment, une lourde pierre se détachait de la muraille et tombait presque à ses pieds.

La princesse se trouva debout, étouffant un cri d'épouvante. Puis, non sans maladresse, vivement, elle vint se placer devant son fils qui s'éveillait en geignant.

Le rire reprit de plus belle. Messire Polichinelle apparut dans le trou béant du mur. Il s'approcha de la princesse joyeux et sautillant, une chanson sur les lèvres. Il s'inclina profondément. On n'aurait su vraiment, à la cour du roi Grolou, se montrer ni plus respectueux, ni plus gracieux.

"Madame, dit-il, sachez-le tout de suite, vous n'avez rien à craindre de moi. Vous avez en l'humble seigneur Polichinelle le plus dévoué comme le plus difforme de vos serviteurs. Voyez, je ne vous demande en ce moment que cette insignifiance faveur: vous venir en aide. Vous êtes une fière et noble dame, je le vois. Mais justement à cause de cela, vous voilà plongée dans une peu commune détresse. Des ennemis féroces, assoiffés de vengeance, vous entourent, vous épient. Mais... que vois-je, qu'entends-je? Ciel! Un enfant! Ici!

— Chut! messire Polichinelle, chut! Vous surprenez mon cher et douloureux secret. Oui, celui que vous apercevez là, sur cette paille humide, enveloppé d'un manteau de bure, c'est le fils



du vaillant duc de Clairevaillance, le petit-fils du riche et puissant roi, Grolo-le-bon.

— Oh! . . . Que Votre Altesse me pardonne! Je me suis présenté très cavalièrement devant elle tout à l'heure. Car c'est bien à celle que l'on appelle la belle duchesse Aube que j'ai l'honneur de parler, n'est-ce pas? Je lui offre de nouveau, de tout cœur, l'appui de mon être chétif, sans grâce, mais non sans ressources d'esprit, non sans d'énormes sacs à malice, allez!

— Merci, messire, merci.

— La lutte sera dure, Madame, plus dure sans doute que vous ne le prévoyez. Voyons, vous vous doutez bien que cette vieille peste de sorcière. . . oh! pardon, Votre Altesse, mais je tiens voyez-vous, à cet affectueux vocabulaire, vous vous doutez bien qu'une telle canaille parcheminée ne traitera pas en douceur le royal poupon que vous adorez trop visiblement.

— Taisez-vous, messire, de grâce!

— Hélas! Votre Altesse doit regarder en face cette probabilité.

— Mais, n'y aurait-il pas moyen, que la Sorcière ignore quelque temps mon bonheur? Vous m'offriez votre aide tout à l'heure.

— Je vous supplie encore de ne pas la refuser.

— Eh bien, voulez-vous vous employer à cacher à tous la naissance de mon enfant? D'ailleurs, le duc, mon époux, va sûrement tenter quelque projet de délivrance. C'est l'affaire de quelques jours, peut-être.

— J'ai grand'peur, Votre Altesse, que Monseigneur le duc, au contraire, n'arrive trop tard. Je suis même étonné que les sortilèges de notre méchante gale ne lui aient pas encore révélé la venue de ce jeune hôte.

— Que faire alors, mon Dieu? que faire? . . . O ma pauvre brebis innocente et chériel! mes bras avides ne pourront te presser longtemps! . . . Messire, messire, songeons à autre chose. . .

— Votre Altesse veut-elle m'accorder sa confiance, sa pleine confiance, quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, quoi que je dise? Vous m'entendez bien? scanda Polichinelle en regardant en face la princesse.

— Oui, oui, seigneur. Je vous entends et crois en vous. Car vous n'auriez pas la cruauté de tromper une mère aussi malheureuse que moi.

— Qui sait, Votre Altesse? . . . Mais je serai franc. Un autre mobile me pousse. J'ai une re-

vanche à prendre sur vos ennemis. Ils sont aussi les miens, . . . pour l'instant. . . La pitié, remue moins le coeur de Polichinelle, allez, que le plaisir d'une vengeance préparée avec soin.

— Ne parlez pas ainsi, messire.

— Bah! La vertu et moi, il y a belle lurette que nous sommes brouillés. Mais. . . silence! Voilà notre chipie édentée qui vient.

— Partez, partez vite, Seigneur. Je le préfère. Oublions nos conventions. J'ai peur, . . . j'ai peur! gémit dans un souffle la princesse.

— Pourquoi avez-vous peur, Madame? repartit paisiblement Polichinelle. Il alla s'asseoir sur la pierre écroulée du mur, en s'adossant de son mieux à la muraille."

La Sorcière entra en traînant les pieds. Elle s'arrêta sur le seuil, un peu interdite en reconnaissant le visiteur que recevait la princesse.

"Vilain Sire, que faites-vous ici? grogna-t-elle. Allons, houp! dans votre nid, de l'autre côté de ce trou. Vous vous êtes donné un mal inutile. Je ferai tout remettre en ordre demain par les Cyclopes. Vous n'y pourrez plus toucher ensuite, je vous le promets."

Polichinelle ne répondit pas, ne bougea pas. Son regard malin exaspéra la sorcière.

"Misérable avorton, hurla-t-elle, hors d'ici ou j'appelle mes dogues!"

La princesse ne put y tenir." Non, non, ne faites pas cela. . . Je vous en prie, messire, ajoutez-elle en se tournant vers Polichinelle, partez, partez avant."

La Sorcière fut prise d'une belle rage à ces mots.

De quoi vous mêlez-vous, jeune sottise? Ne dirait-on que ce ridicule bossu et vous. . . Hein! qu'est-ce que cela?"

Hélas, à cet instant le bébé se mettait à vagir.

La stupéfaction de la Sorcière fut complète. Elle en laissa choir cruchon, pain, eau, lanterne.

La princesse prit son enfant dans ses bras. Elle vint s'agenouiller devant la Sorcière.

"Grâce, grâce!" balbutia-t-elle. Elle tremblait avec violence. Elle claquait des dents. Le moment si redouté par elle était venu. . .

"Ah! ah! ah! ricana la Sorcière qui se remettait. Votre Altesse ne se prive de rien en prison. . . Ce petit compagnon est une trouvaille inattendue. . . Mais vous allez voir ce que je sais faire de tels invités. Et celui-ci se trouve en plus un rejeton maudit de Grolo, un nouvel ennemi, par conséquent, de mon illustre alliée, la Fée Envie! . . . Dommage qu'Envie ne soit pas ici! Dommage, vraiment!"

— Mon Dieu, mon Dieu, murmurait la princesse, quelle torture!"

Polichinelle s'approcha. Il recula non sans rudesse la princesse. Il se planta droit devant la Sorcière.

"Halte-là, douce et fidèle amie d'Envie, prononça-t-il avec ironie. Vous allez un peu vite en besogne. Ce royal poupon appartient à l'une des trois fées qui nous dirigent. Son sort est entre leurs seules mains. Alors comme deux d'entre elles sont absentes, il ne nous reste donc à consulter que l'impotente ou paresseuse Carabosse. C'est elle qui se chargera de juger ce cas exceptionnel. Je cours la chercher."

La princesse fit entendre un cri terrible, puis s'écrasa par terre.

Quel regard étrange, Polichinelle jeta sur sa forme prostrée! . . . Il n'en continua pas moins à parler avec une malice vraiment consommée.

"Hein! Sorcière, ma porte d'occasion que vous avez blâmée tout à l'heure, elle n'aura pas été pratiquée en vain? La Fée Carabosse sommeille là, tout près. Elle n'a que quelques pas à faire pour nous rejoindre. . .

C'est bon, c'est bon, Polichinelle. Fais diligence.

Polichinelle venait à peine de franchir la muraille, lorsqu'il repassa soudain la tête dans le trou béant.

"Écoutez, Sorcière, si vous ne me promettez que demain pas un seul de vos fripouilles de cyclopes ne touchera à ce mur, je ne marche plus. . . C'est dit?"

— Pourquoi demandes-tu cela? Quel est encore ce tour de ta façon?"

— Sorcière, ton imagination baisse. Comment tu ne devines pas que j'ai besoin de ce passage pour venir fidèlement ici, chaque jour? Ne dois-je pas tenir cette jeune femme au courant de l'original traitement que nous ferons subir à son fils?"

— Ah! ah! ah! bravo, Polichinelle! s'exclama toute réjouie la Sorcière. Allons, file maintenant. Je promets avec joie ce que tu veux."

La princesse pleurait silencieusement, la tête courbée sur le front de son enfant. Tous ces propos insultants, si cruels, transperçaient son coeur. Mais elle ne voulait plus s'abaisser à prier ces ignobles persécuteurs. Polichinelle, qu'il lui semblait tout particulièrement odieux! Il ne l'avait trompé qu'avec plus de raffinement que personne autre. Ah! tout croulait, autour d'elle, tout s'éteignait au ciel. . . Elle demeurait seule, bien seule dans l'abandon, les larmes, le martyre. . .

Polichinelle exécuta de point en point et en hâte le plan qu'il venait d'exposer. Il reparut en compagnie de l'affreuse Carabosse, toute geignante d'avoir été réveillée une fois de plus dans l'espace de quelques heures.

Polichinelle se moqua. "Ma générale, vous semblez aux anges pourtant, de plonger dans le sommeil cette petite terrienne, jeune, gentille, jolie, répondant au nom caressant de Cloclo, votre éblouissante antithèse, en un mot.

— Te tairas-tu, insolent bossu! Trêve de belles phrases! . . . Amène-moi cette proie nouvelle. Tout de suite Elle n'est pas au-dessus de quinze ans, n'est-ce pas? Je t'ai averti. Mes maléfices sont fort affaiblis, tout comme moi.

— Vous allez voir, bien au contraire, ô ma générale, quel cas merveilleux, inespéré, je soumetts à votre enchantement. Tenez, voyez-moi ce poupon, caché entre les bras de la jeune et noble dame, là, là, dans ce coin sombre. . . Ah!"

Polichinelle se précipita à cet instant vers la princesse. Elle s'évanouit. Avec des mouvements très doux, il la releva, la glissa sur la paillasse et se mit à lui bassiner le front d'eau froide.

La fée Carabosse et la Sorcière, qui s'étaient saisies de l'enfant, ne virent point cette compassion inattendue de Polichinelle. Elles examinaient avec une joie féroce, leur douce petite victime.

"Voyez donc, Carabosse, dit soudain la Sorcière, un sou d'or est suspendu au cou de ce merveilleux.

— Un sou d'or! Folle, va! C'est un médaillon de prix. Prends-le. Ouvre-le. Il doit y avoir quelque mots de révélation, écrits là ou ailleurs. Cherchons bien.

— Oui, vous connaîtrez ainsi le nom de votre futur captif. Il vous le faut absolument, ce nom, n'est-ce pas?

— En effet. Je ne puis rien sans cela."

La Sorcière ouvrit le médaillon. Une feuille bleue, très mince, s'en détacha.

— Lis-moi cela, Sorcière. Je dois ménager mes yeux.

— Est-ce que je sais lire, moi, maintenant, un autre langage que celui de mes incantations? . . . riposta avec aigreur la Sorcière. Appelons Polichinelle. Mais que fait-il là? . . . Il est bien tendre tout à coup. Quel filou que ce petit Italien! Polichinelle! Ici, mon maître-fourbe!"

Polichinelle accourut en haussant les épaules. "Si c'est votre manière de me remercier toutes deux, pour le plaisir que je vous procure, je ne vous en félicite pas. Qu'est-ce qu'il y a?

— Lis-moi ce papier. Il appartient au nourrisson.

— C'est le nom du royal poupon, belles dames, un curieux nom, Géo, Géo de Clairevaillance. Il y a aussi un mot adressé au papa au verso de la feuille. Comment disposez-vous de tout cela? Si vous m'en faisiez cadeau?

— Non, dit Carabosse, ce joyau restera au cou du nourrisson, une fois endormi. . . Remets-lui Sorcière. . . Tiens, une seule de mes passes a suffi. Voilà notre mignon inconscient pour longtemps. Allons, filons tous ensemble. Tu ne m'as pas compris, Polichinelle? . . . Laisse cette belle dame revenir à elle quand bon lui semblera. . . Quel entêté! Sorcière, aie bien les yeux sur

ce mécréant, à l'avenir, n'est-ce pas? Il sait trop bien passer d'une trahison à une autre."

CHAPITRE V

Où Don Quichotte reparait pour le malheur de tous.

Nonobstant toute défense et trompant toute surveillance, Polichinelle venait, chaque jour, passer quelques heures au chevet de la princesse Aube. Fort souffrante, celle-ci était en proie à un délire intense. Elle appelait le duc, lui reprochait son abandon; ou bien, conversant avec lui, elle lui parlait de son fils, le suppliant de courir à sa recherche, dans les airs, un oiseau noir au bec crochu l'y ayant entraîné.

Polichinelle soignait la jeune femme avec un dévouement dont se seraient montrées fort surprises Carabosse et la Sorcière si elles avaient pu le voir à l'oeuvre.

Sept longs jours se passèrent ainsi. Enfin, un soir, la conscience revint à la princesse. Comme, cependant, elle sembla à peine vivante à Polichinelle, si pâle, si maigre, les yeux agrandis et creusés! Elle suivait du regard tous ses mouvements, mais n'ouvrait pas la bouche. Elle refusait de plus tout ce qu'il lui présentait avec une sorte d'horreur.

Polichinelle ne se sentit plus capable, bientôt, de soutenir ce regard fixe, anxieux, terrifié. "Madame, dit-il à voix respectueuse et basse, soyez-moi miséricordieuse, . . . ne fut-ce qu'un instant. Laissez-moi m'expliquer. . . Non? Vous ne le voulez pas? Que j'en suis marri! . . . Si vous saviez pourtant, ce que ma mystérieuse conduite vous a épargné. . . Les apparences seules me condamnent. . . Comme vous avez vite oublié nos conventions: Avoir confiance, quoi que je dise, quoi que je fasse! . . . Comment? Vous dites? . . . O joie, demain, demain vous m'écouteriez, avec patience. Merci, merci, noble et malheureuse dame. . . Je m'en vais maintenant. . . Reposez-vous bien cette nuit. . . Il y a de l'eau fraîche dans votre cruchon. . . Je serai ici avant l'aurore, vous pouvez y compter! Bonsoir, noble dame!"

Marie-Claire DAVELUY
(à suivre)

Franchise et obéissance

Madame à sa nouvelle bonne. — Ma fille, il y a deux choses auxquelles je tiens par-dessus tout: la franchise et l'obéissance.

La bonne. — Alors, quand Madame sera à la maison et qu'elle me commandera de dire qu'elle est sortie, à quoi faudra-t-il que je donne la préférence: à la franchise ou à l'obéissance?

La tribu du Saumon

*Comment le saumon vint dans les eaux
de la Colombie anglaise*

LEGENDE INDIENNE

Autrefois — il y a de cela des lunes et des lunes — le saumon ne s'aventurait pas dans les rivières de la Colombie anglaise. Les Indiens de la côte ayant connu l'existence de la tribu du Saumon qui habitait les îles de l'océan Pacifique lui dépêchèrent Khals, leur héros, pour la convaincre de venir dans leurs rivières et se laisser prendre.

Khals arma son meilleur canot et accompagné de ses frères et de quelques sorciers mit à la voile pour le pays du Saumon. Il l'atteignit après une traversée qui dura plusieurs jours. Sa surprise fut grande de constater qu'il était habité par des hommes comme lui. Toutefois, il cacha son étonnement et offrit de riches cadeaux au chef qui lui donna l'hospitalité.

Quelques minutes avant le dîner, Khals qui se promenait parmi les tentes plantées sur la grève vit un jeune homme et une jeune fille descendre à la rivière et disparaître sous l'eau. Peu après, deux beaux saumons furent capturés et apprêtés. Les meilleurs morceaux en furent distribués aux visiteurs avec la recommandation de prendre soin de garder toutes les arêtes. Le repas terminé, deux enfants recueillirent ce que les convives avaient mis de côté et jetèrent le tout dans la rivière. Quelques minutes plus tard les deux jeunes gens qui s'étaient enfoncés sous l'eau revinrent à la surface et atteignirent la rive en nageant.

Cette scène se répéta plusieurs jours de suite et l'un des visiteurs, dont les soupçons étaient éveillés, résolut de tenter une expérience. Au repas suivant, il cacha une petite arête sous sa couverture de laine. Lorsque les deux jeunes gens revinrent sur l'eau à la fin de la cérémonie quotidienne, la jeune fille tenait sa main devant sa bouche; au chef qui lui en demandait la raison elle répondit qu'on n'avait pas jeté à l'eau toutes les arêtes, car il manquait un os à sa mâchoire. Aussitôt, tout le monde se mit à chercher l'arête que l'étranger avait, à l'insu de tous, lancé à quelques pas plus loin. On finit par la trouver et le chef la jeta à l'eau. La jeune fille plongea et revint au bout de quelques minutes avec sa mâchoire complète.

Les visiteurs eurent ainsi la preuve que les poissons mangés étaient des hommes de la tribu du Saumon. Khals put alors demander au chef

la permission d'amener avec lui quelques jeunes gens qui se laisseraient prendre dans les rivières fréquentées par les membres de sa propre tribu. Le chef accepta, mais à condition que l'on jetterait à l'eau, après chaque repas, les arêtes et les entrailles des saumons pris.

Ce pacte fut longtemps respecté par les Indiens de la côte, jusqu'au jour où un jeune impie, pour défier les dieux, brisa les os d'un saumon qu'il venait de manger et les éparpilla au vent. Peu après ce sacrilège, les calamités commencèrent à fondre sur la vallée de la rivière Skeena, le Temlaham ou paradis terrestre indien. Mais cela c'est une autre histoire.

Claude MELANÇON

Humour sportif

Le vieux monsieur sentencieux regarda avec condescendance le jeune homme rouge, suant et soufflant qui venait de s'écrouler sur la banquette du compartiment, dans ce petit train de banlieue.



Il haussa les épaules et remarqua :

— Vous devriez faire du sport, mon ami... vous avez l'air éreinté d'avoir couru après le train. De mon temps, jeune homme, je...

Le jeune homme interrompit :

— Je ne sais pas comment on courait de votre temps, monsieur, mais je sais que j'avais manqué ce même train à la station précédente!...

— Savez-vous ce que j'y trouve dans votre oeuf à la coque soi-disant du jour? un petit poussin.

— C'est assez naturel, qu'est-ce que Monsieur pensait y trouver dedans? Une automobile?

— Combien y a-t-il de sacrements?

— Y en a plus! On a donné le dernier à mon grand-père!

LOGIQUE MENAGERE

— Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi?

— Ma femme est de très mauvaise humeur.

— Pourquoi est-elle de mauvaise humeur?

— Parce que je ne rentre pas.

Leçons de choses. . .

(Suite de la page 148)

quin, une équerre et de nombreux ciseaux. On voit aussi des courroies roulant sur des poulies fixées à des arbres de couche. Dans sa modeste aisance, il n'est pas moins heureux que le riche, lorsque le soir il s'attable entouré de sa famille (2).

Gagnant plus péniblement sa vie que l'homme instruit, il n'en mérite que plus d'affection de la part de ses enfants qui savent l'entourer de mille prévenances et amabilités.

Un enfant ne doit jamais être honteux de ce que ses parents soient pauvres ou peu instruits. Toujours il les aimera, et en les chérissant bien, il leur fera oublier les dures nécessités que leur impose leur humble condition sociale.

Abbé Etienne BLANCHARD

Le sens des affaires

La scène est en Amérique. Naturellement, puisqu'il s'agit d'affaires.

— Johnnie, dit un financier éminent à son plus jeune fils, je vous donne un dollar si vous défoncez le carré de terre où je veux faire le nouveau jardin de votre petite soeur.

— Cela va bien, répondit Johnnie; mais je vous demanderai de m'avancer 25% sur le prix fixé par notre contrat; ce n'est pas que je doute de votre bonne foi, mais cette somme m'est nécessaire comme mise de fonds.

— Que voulez-vous dire, Johnnie?

— Voici, mon père, le quarter (quart de dollar) que vous me donnerez. Je l'enfouirai dans le carré de terre, puis je rassemblerai mes camarades et je leur dirai qu'un pirate a jadis caché un trésor à cette place. Dès que l'un d'eux aura trouvé le quarter, vous pensez si les autres piocheront de bon cœur; le carré de terre sera défoncé et j'aurai 75% de bénéfice sans me fatiguer. Mais, au fait...

— Qu'y a-t-il encore?

— Au fait, si je trouvais le quarter moi-même, cela leur donnerait tout autant d'ardeur au travail et l'affaire me rapporterait encore davantage!

Et le père versa des larmes de joie en pensant quel jour sombre ce serait pour ses adversaires financiers quand son fils aurait l'âge des affaires.

Résultats du Concours de Juin-Juillet 1930

- 1.—Logogriphe: Chaumière, chaudière.
 - 2.—Métagramme: Mue, nue, rue, vue.
 - 3.—a) Le train entre en gare à six heures.
 - b) Un chapeau difforme, ou déformé, usagé, etc. (N. B. — différence entre difforme (adj.) et déformé (part. adj.)
 - c) Je ne puis pas les différencier.
- Cent trente-huit solutions — dont six inexactes — nous sont parvenues. Nous félicitons nos aimables et fidèles concurrents et nous souhaitons voir s'en augmenter le groupe. Amitiés à tous!

Le sort a favorisé:

Mlle Henriette Saint-Louis
Ecole Saint-Marc
1ère Avenue
Rosemont

M. Roger Laliberté
94, rue Mosher
Holyoke, Mass

Mlle Jeannette Bernier
Académie Saint-Jean-l'Évangéliste
1232, rue Roperly
Montréal

Concours Mensuels

Concours de septembre, 1930.

- 1.—Charade:
 - Mon premier est une pièce de monnaie;
 - Mon second est un verbe drôle;
 - Mon tout est une petite bête nuisible.
 - 2.—Logogriphe:
 - Avec trois pieds, je suis un prénom féminin;
 - Avec quatre, je nourris les plantes.
 - 3.—a) A quelle occasion un pavillon est-il en berne?
 - b) En quelle année et quelle société de Montréal a fait ériger un monument sur la tombe de Ludger Duvernay?
- Observez bien, en envoyant vos réponses les conditions suivantes:
Faire parvenir ses solutions au plus tard pour le 19 septembre à

Concours Mensuel de
L'OISEAU BLEU
1182, rue Saint-Laurent
SEPTEMBRE 1930 MONTREAL, P.Q.

FOURNITURES DES CLASSES

Notre rayons de livres classiques et de matériel scolaire est reconnu comme étant le plus complet de la province et comprend tous les ouvrages et articles en usage dans les maisons d'éducation française.

Pupitres, tables, chaises, musées.
Cartes géographiques, globes terrestres.
Tableaux muraux d'histoire, de sciences.
Tableaux noirs, baguettes, brosses, craie, compas.
Cahiers d'écriture, d'exercices, de dessin.
Articles et papier à dessin, peinture à l'eau.
Ardoises, éponges, cloches à main, signaux.
Aiguiseurs, coffrets, règles, canifs, visières.
Sacs d'école, valises pour écoliers, courroies.
Crayons, plumes et encres de toutes sortes.
Livres spéciaux pour commissions scolaires.

CATALOGUES SUIVANTS
envoyés sur demande

Livres de classes: canadiens, français, anglais, latins et grecs.
Fournitures de classes et Suppléments.
Ameublement et Mobilier scolaires, Supplément.
Pièces de Théâtre, monologues.
Articles religieux pour écoliers et récompenses scolaires.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeters, Importateurs
56 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus importante librairie et papeterie française au Canada

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID, SECRETAIRE DE LA PROVINCE

ECOLE TECHNIQUES

- COURS TECHNIQUE** — Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles.
COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.
COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal, et cours pour les métiers du bâtiment).
COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).
COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de
l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis
MONTREAL

JEUNES LECTEURS DE "L'OISEAU BLEU",
VOUS SEREZ BIEN TOT DE VRAIS PATRIOTES,
SI VOUS APPRENEZ A CONNAITRE ET A AIDER
TOUTES NOS VERITABLES INSTITUTIONS NATIONALES.



*Compagnie
d'Assurance sur la Vie*

"La Saubegarde"

MONTREAL

NARCISSE DUCHARME, PRESIDENT

VOUS DEVEZ DES MAINTENANT LA CONNAITRE ET LA FAIRE AIMER !

"L'ECLAIREUR"

Imprimeurs-Editeurs

JOURNAUX — REVUES — PERIODIQUES

TROIS ETABLISSEMENTS :

Beauceville — Montréal — Drummondville

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél : HARbour 8216-7

La Photogravure Nationale Ltée
59, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Téléphone: HARbour 0369

Dessins - Vignettes - Photographies



**C A I S S E
N A T I O N A L E
D'É C O N O M I E**
55, St-Jacques, O.
MONTREAL

MES PETITS AMIS,

Si vous voulez avoir de l'argent en avant de vous plus tard, mettez-en de côté tout de suite.

Et le meilleur moyen de ne pas toucher au magot, c'est d'acheter de nos rentes viagères.

Ça ne coûte seulement que les deux sous de bonbons que vous dépenseriez chaque jour.

Roger du VERNAY